

Recherches sociographiques



Louise BEAUDOIN et Stéphane PAQUIN (dirs), *Pourquoi la Francophonie ?*, Montréal, VLB éditeur, 2008, 237 p.

Justin Massie

Volume 51, numéro 3, septembre–décembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045453ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/045453ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Massie, J. (2010). Compte rendu de [Louise BEAUDOIN et Stéphane PAQUIN (dirs), *Pourquoi la Francophonie ?*, Montréal, VLB éditeur, 2008, 237 p.] *Recherches sociographiques*, 51(3), 507–509. <https://doi.org/10.7202/045453ar>

de l'ouvrage oscille entre cette prise de position latente et une certaine rectitude politique de bon ton. S'intéresser aux nationalismes des petites nations, ce n'est pas qu'en mesurer le degré d'ouverture, c'est aussi mieux saisir la dynamique à l'origine de l'apparition et de l'évolution de ces mouvements. Ce devait être l'un des objectifs de l'auteure que de saisir cette dynamique, mais à ce niveau l'exercice n'est pas totalement réussi. Peut-être que la présence d'une conclusion reprenant les aspects les plus importants aurait permis de mieux clarifier certains points.

Cet ouvrage n'est pas dénué d'intérêt, loin s'en faut. Sa structure, sa clarté et une certaine originalité dans le traitement de l'approche comparative en font un livre pertinent sous plusieurs aspects. La démarche, scientifique, pourrait s'avérer quelque peu rébarbative à ceux qui recherchent un ton plus essayiste et moins scolaire tel qu'on le retrouve dans d'autres livres publiés sur des thématiques connexes. Certains s'y retrouveront, d'autres pourraient juger cette démarche à l'aune d'un certain camouflage idéologique qui cherche plus à juger ces nationalismes des petites nations et les revendications qui en découlent. Quoi qu'il en soit, l'exercice n'est pas vain et ce livre mérite certainement que l'on s'y attarde, et ce, indépendamment de nos allégeances politiques et idéologiques. La tangente résolument *science politique* comporte bien évidemment ses bons et ses moins bons aspects, mais il n'en demeure pas moins que l'auteure fait preuve d'ouverture dans son utilisation d'auteurs moins directement associés à la science politique *per se*.

Sébastien ARCAD

*Service de l'enseignement du management,
HEC Montréal.
sebastien.arcand@hec.ca*

Louise BEAUDOIN et Stéphane PAQUIN (dirs), *Pourquoi la Francophonie ?*, Montréal, VLB éditeur, 2008, 237 p.

L'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) subit depuis quelques années de profonds changements qui l'ont amenée – tout autant ses membres que la communauté universitaire et les praticiens œuvrant dans le domaine – à s'interroger quant à son orientation future, sinon à repenser fondamentalement ses buts et ses modes opératoires. Que ce soit à cause de la mondialisation économique et culturelle qui accélère la transmission de l'information et tend à exposer et à rapprocher les cultures, ou encore de sa conséquence géoculturelle selon plusieurs, soit l'émergence d'un monde multipolaire, plurilingue et multiculturel, la première décennie du XXI^e siècle a entraîné un regain d'intérêt et une remise en question de l'OIF d'un bout à l'autre de la planète. Voilà ce qui explique le nouvel intérêt envers la Francophonie comme objet d'études des relations internationales (à l'Institut pour l'étude de la Francophonie et de la mondialisation par exemple) et, plus précisément, le renouveau de l'intérêt pour l'avenir de la Francophonie (voir le numéro d'automne 2008 de la *Revue internationale et stratégique*), notamment en matière de résolution de conflits (voir le Réseau francophone de recherche sur les opérations de paix). C'est également dans cette perspective que se situe le

recueil d'essais dirigé par Louise Beaudoin et Stéphane Paquin, dont le titre ne laisse pas de doute quant à l'objet d'étude des auteurs : *Pourquoi la Francophonie ?* Mais bien plus que de répondre à cette question, les dix-sept collaborateurs à cet ouvrage collectif exposent, chacun à sa manière, les principaux défis de l'heure auxquels fait face la Francophonie et quelques remèdes pour y faire face. Ce qui laisse sous-entendre que le principal défi que pose la mondialisation pour la Francophonie est celui d'articuler une nouvelle raison d'être.

D'un côté se trouvent ceux qui, à l'instar du secrétaire général Abou Diouf, souhaitent que la Francophonie incarne « une certaine vision des relations internationales fondée sur le multilatéralisme... le dialogue et le respect de la diversité » (p. 16). Pour ce faire, il s'agit de repositionner le fondement même de l'OIF, à savoir le français, sur l'échiquier mondial, face à ce que Stéphane Paquin qualifie d'« hyperlangue » et d'« hyperculture » anglo-américaine. Catherine Tasca craint ainsi rien de moins qu'une « cannibalisation par ce modèle unique », auquel elle oppose la Francophonie, qui, par la promotion et la diffusion de la langue française, de la mobilité au sein de la francophonie internationale et par l'entremise des médias, peut empêcher l'uniformisation culturo-linguistique en cours. Dans cette même veine, d'autres, dont Pierre Lampron, souhaitent que l'OIF prenne véritablement le virage numérique et s'impose comme acteur majeur de la mondialisation culturelle, par l'entremise notamment de TV5, par l'implantation d'un réseau interuniversitaire numérique à travers la francophonie, par une société de développement des entreprises culturelles francophones, ou encore par l'enseignement accru du français. Il s'agit donc d'affirmer, sinon de préserver l'identité francophone face à la mondialisation anglo-américaine, c'est-à-dire de contrer la logique marchande dénoncée par Jean-François Lisée au profit d'une logique linguistique. À la convention sur la diversité culturelle, à laquelle la Francophonie a largement contribué, doit ainsi suivre un traité sur la diversité linguistique.

D'autres misent davantage sur la politisation progressive de l'OIF et souhaitent que celle-ci poursuive en ce sens en devenant encore plus active en matière de promotion et de respect des droits de la personne ainsi que de prévention et de résolution des conflits. Françoise Massart-Piérard vante ainsi la « structure relationnelle » unique de l'OIF, qui lui permet selon elle de s'imposer comme médiateur et de développer une culture de la paix grâce à sa position géoculturelle particulière et à sa proximité avec la société civile. Similairement, Michel Guillou estime que la Francophonie peut incarner un nouveau dialogue des cultures et s'établir comme antidote pacifique à une guerre des civilisations anticipée. Plus encore, Jacques Frémont juge que la promotion et le développement de la démocratie, entre autres buts politiques, représentent la valeur ajoutée de l'organisation, et déplore ainsi le manque de capacité et de volonté d'intervenir dans les affaires internes des États fragiles.

Une troisième perspective, plus fraîche et contrastée, est offerte par Katia Haddad, qui remet en question quelques idées reçues. La diversité linguistique, note-t-elle avec justesse, s'est faite sans la Francophonie. Elle ajoute, d'une manière qui répond à quelques collaborateurs à l'ouvrage, que « l'essentiel de la stratégie francophone consiste en une attitude défensive face à l'anglais, c'est-à-dire face aux États-Unis » (p. 185). Coup de grâce aux tenants de la seconde perspective, politique celle-là, elle écrit : « Incapable de promouvoir le 'parler français', incapable

de répondre à la demande de français de ses membres fondateurs [...] la Francophonie décide de se rabattre sur une 'Francophonie politique' ». Or, interroge-t-elle, en quoi la langue française est-elle davantage porteuse de démocratie que la langue anglaise ? De surcroît, à quoi bon mettre en place un doublet aux Nations unies ? Haddad dénonce ainsi la stratégie défensive prônée par plusieurs autres auteurs et remet en question le fondement même de leur logique.

Trois perspectives semblent ainsi être exposées dans cet ouvrage sur l'avenir de la Francophonie : la Francophonie comme alternative à une mondialisation anglo-américaine, la Francophonie comme acteur politique, voire militaire, et la Francophonie comme acteur « offensif » en matière de promotion de la diversité linguistique et culturelle. Si certains voient dans cette troisième voie celle de l'avenir, Haddad nous rappelle qu'il est impératif de demeurer critique envers toute approche défensive visant à ériger le français au-dessus d'autres langues et cultures. *Pourquoi la Francophonie ?* arrive à un moment opportun puisque l'OIF semble être à la croisée des chemins. Les nombreux essais que contient l'ouvrage offrent maintes pistes de réflexion qui contribueront certainement à mieux repenser l'avenir de l'organisation. Mis à part un texte de Bruno Maltais qui trace un bref bilan historique de l'OIF, l'ouvrage est, dans son ensemble, destiné essentiellement à un public initié qui a à cœur l'avenir de la Francophonie.

Justin MASSIE

*École supérieure d'affaires publiques et internationales,
Université d'Ottawa.
jmassie@uottawa.ca*

Zilá BERND, *Américanité et mobilités transculturelles*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 166 p.

Ce livre réunit un ensemble de textes rédigés par Zilá Bernd, de l'Université fédérale de Rio do Sul (Brésil), entre 2002 et 2008 sur les thématiques de l'américanité, des passages transculturels dans les Amériques et des figurations mythiques qui peuplent les imaginaires collectifs américains. Les analyses de Bernd portent principalement sur des œuvres et des auteurs (surtout des écrivains) québécois et brésiliens. Ce livre est un bilan des réalisations de recherche de cette chercheuse et des membres de différents groupes qui travaillent sur ces thèmes depuis trente ans. Dans sa présentation, elle retrace les principales rencontres qui ont structuré les interrogations et les recherches, de la première rencontre marquante avec Maximilien Laroche, de l'Université Laval, en 1980 jusqu'aux rencontres subséquentes avec des chercheurs d'autres institutions, notamment de l'Université du Québec à Montréal. L'ouvrage comprend trois parties : la première porte sur les principaux concepts, la deuxième, sur une partie du corpus empirique au centre du programme de recherche, ce qu'elle appelle les lectures transversales des littératures des Amériques, alors que la troisième partie met en évidence les principaux mythes « américains » dégagés des analyses.